

## ABONNEMENT.

Un an . . . . . 30 fr.  
Six mois . . . . . 16  
Trois mois . . . . . 8

## Hors du Département.

Un an . . . . . 35 fr.  
Six mois . . . . . 18

## On s'abonne

Chez tous les Libraires  
français et étrangers.

# ECHO DE L'OUEST

## DIEU ET LA FRANCE

*Religion. — Famille. — Propriété.*

## INSERTIONS.

Annonces, la ligne . . . 20 c.  
Réclames, — . . . . . 30  
Faits divers, — . . . . . 75

S'adresser, pour l'insertion  
des annonces, à M. **PAUL  
GODET**, imprimeur, place  
du Marché-Noir.

## On s'abonne

Chez tous les Libraires  
français et étrangers.

## RÉDACTION.

Place du Marché-Noir, à Saumur.

Rédacteur en chef, **Eugène DE MIRECOURT.**

## ADMINISTRATION.

Place du Marché-Noir, à Saumur.

## AVIS.

Les souscripteurs aux **CENT QUARANTE VOLUMES** de la galerie contemporaine de M. Eugène de Mirecourt ont droit, comme **PRIME**, à un abonnement d'une année à l'ECHO DE L'OUEST, — et réciproquement tout abonné d'un an à notre journal, comme tout ancien abonné d'un an à l'ECHO SAUMUROIS, peut réclamer pour une somme de **QUARANTE FRANCS**, au lieu de **SOIXANTE-DIX FRANCS**, la collection tout entière des 140 volumes expédiés franco. — M. Eugène de Mirecourt a renoncé à ses droits d'auteur pour rendre possibles les conditions de cette prime. (Voir aux annonces.)

## PROFESSION DE FOI.

On me pose naturellement cette question :

« Pourquoi vous attacher à la rédaction d'un journal de province, vous qui comptez vingt années de lutte dans le journalisme parisien ? »

Ma réponse est toute simple :

Je ne crois plus à Paris.

Dans les événements qui se préparent, à l'heure providentielle qui va sonner, Paris sera, comme il a été toujours, un foyer de révolte et d'incandescence politique.

Toute plume honnête y sera broyée.

Ni la parole ni la presse ne seront libres. Pas n'est besoin d'être prophète aujourd'hui pour annoncer ce qui se passera demain.

Donc mon avis, sauf erreur, est que toute publicité patriotique et chrétienne doit chercher un autre centre, et rayonner de n'importe quel coin de la province. Si l'amour de Dieu et l'amour de la France allument mon flambeau, la lumière arrivera toujours à ceux qui ne ferment pas volontairement les yeux.

Et du moins, quand la catastrophe éclatera, je ne serai pas enfermé sottement dans la grande cage révolutionnaire, réduit à déplorer mes impuissances.

Je pourrai combattre et faire appel aux combattants.

Un journal courageux, qui se fonde à Bruxelles, vient d'adresser à ses lecteurs une profession de foi qui est absolument la mienne; je n'en retranche pas une idée.

Je suis catholique.

Catholique sans adjectif ni restriction d'aucune sorte.

Attaché de cœur et d'âme à l'Église, à sa doctrine et à ses droits, j'adhère à tout ce qu'elle enseigne, je réprovoie tout ce que condamne la suprême et infaillible autorité du Vicaire de Jésus-Christ.

C'est à la lumière de ces enseignements que je veux apprécier les événements contemporains, événements si graves, si douloureux, qui sont le fruit des erreurs dénoncées par le Souverain-Pontife.

Deux systèmes sont aujourd'hui en présence : l'un, procédant de la réforme du seizième siècle et de la Révolution française, tend à dépouiller la société de tout caractère religieux, à chasser Dieu des institutions et des lois; l'autre proclame que les nations appartiennent au Christ rédempteur, que pour elles comme pour les individus il est « la Voie, la Vérité et la Vie; » qu'en rompant avec le christianisme, elles renient le principe de la vraie civilisation et vont à la barbarie et à tous les genres d'esclavage.

Le premier système, c'est la Révolution.

Le second, c'est le Catholicisme.

Et il n'y en aura plus d'autres : les dénégations, déisme, rationalisme, libéralisme vont à la Révolution, tandis que toutes les affirmations sincères, tous les principes vrais aboutissent à l'Église et n'ont plus d'autre refuge.

Dégager cette situation de toute équivoque, montrer qu'en effet les sociétés séparées de Jésus-Christ retournent à l'état barbare, c'est la tâche du publiciste chrétien.

Hélas ! le chaos sanglant où s'enfoncent l'Europe depuis qu'elle a laissé détruire la souveraineté pontificale, les ruines qui fument encore, les haines et les menaces du prolétariat embrigadé par l'Internationale, les symptômes de décomposition qui éclatent partout nous rendent cette démonstration trop facile !

EUGÈNE DE MIRECOURT.

## Chronique Politique.

Eh bien, oui, voilà M. Rouher, élu en Corse avec une majorité foudroyante !

C'était inévitable, après l'envoi de M. Ferry, deuxième du nom, comme commissaire extraordinaire, après les escadres cuirassées, après tout le tumulte inconcevable que le gouvernement s'est plu à exciter dans cette île lointaine.

Il faut montrer quelques égards pour les sentiments et les idées d'une population, et ne jamais froisser directement ses sympathies, même lorsqu'elles sont contraires aux vôtres. Chaque contrée a ses produits : Strasbourg a les oies, Pithiviers les alouettes, Amiens les canards, et la Corse les Bonaparte. On ne dispute pas des goûts; laissez à chacun sa liberté et ses préférences.

Admettons un instant que vous n'avez pas essayé de réagir en Corse contre l'opinion bonapartiste : le prince Napoléon d'abord et M. Rouher ensuite eussent été fort embarrassés de leur victoire.

Le joli succès, vraiment, que de revenir se glisser presque en catimini sur les bancs

d'une Chambre, qui s'inclinait autrefois devant votre demi-majesté de grand-vizir et de vice-empereur !

M. Rouher n'aurait pas même osé prendre la parole.

Il eût suffi de lui répondre : Qui êtes-vous ? d'où sortez-vous ? Quelques milliers d'électeurs vous envoient ici, que nous importe ? c'était leur droit. Nous n'avons pas intimidé leurs suffrages, nous n'avons pas expédié des troupes d'agents pour les écarter de l'urne. Est-ce ainsi qu'autrefois vous traitiez le système électoral ? Avez-vous eu sous l'Empire la même loyauté politique ? Non. Taisez-vous alors et laissez-nous en repos.

Mais aujourd'hui c'est bien différent. On a multiplié les obstacles sur le chemin du candidat bonapartiste; on a voulu à tout prix l'empêcher de réussir; toutes les autorités de la Corse ont sué, soufflé pour lui barrer le passage, et maintenant il est victorieux dans la lutte, il nous revient en triomphateur, il aura toutes les audaces de la victoire, et M. Thiers n'a qu'à bien se tenir.

Imprévoyance et maladresse.

On n'a toujours que des renseignements fort inexacts sur le programme des députés monarchiques. Les uns disent qu'il est rédigé par un groupe de légitimistes, les autres prétendent que c'est un manifeste sans distinction de partis.

Bref, on ne sait auquel entendre.

Il y a déjà, dit-on, soixante signatures : qu'est-ce que soixante signatures ? Toute la droite radicale repousse le projet, et le centre gauche ne voit rien de mieux, pour le combattre, que de proposer d'accorder à M. Thiers la présidence à vie. C'est fort bien, mais il serait sage de lui accorder en même temps un brevet d'immortalité.

En fin de compte, cela ne résout rien. Toujours l'incertitude et la pêche en eau trouble.

On nous annonce à la dernière heure que le général Ducrot, ayant communiqué le programme au comte de Paris, le petit-fils de Louis-Philippe, après l'avoir lu attentivement, aurait déclaré *l'approuver dans tout son entier et ne voir aucun inconvénient à ce que ses partisans le signent.*

Si le fait est vrai, tirez la conclusion.

## Etranger.

BERLIN. — « Qui trompe-t-on ici ? » demandait *Figaro*. Nos officieux ont reçu l'ordre de déclarer que l'évacuation du territoire français par les troupes allemandes est une chose pratiquement possible, du moment que la France veut consentir d'une révision du traité de Francfort : en d'autres termes, que l'Allemagne est prête à évacuer la France, si le gouvernement français veut consentir à la cession de Belfort.

La *Gazette de Cologne* assure même qu'au

dernier bal de la cour, l'empereur a fait savoir au maître des cérémonies qu'il désire que les soirées de réception à l'ambassade de France soient assidûment fréquentées principalement par les officiers.

D'un autre côté, on écrit d'ici à la *Gazette d'Elberfeld* que la cour ne néglige aucune occasion pour donner au représentant de la République française des marques d'une politesse esquisse. C'est ainsi qu'au bal en question, M. Gontaut-Biron aurait eu l'honneur de donner le bras à l'impératrice pour la danse d'ouverture qui était une polonaise.

Eh bien ! soit, faisons danser l'Allemagne.

## LA FRANCE DE VOLTAIRE.

V

Ainsi donc voilà le XVIII<sup>e</sup> siècle condamné à entendre prêcher, pendant cinquante-quatre ans, les doctrines anti-chrétiennes, qu'un philosophe bâtonné vient d'étudier outre-Manche.

Ce fut un étrange apôtre, et qui eut grand soin de ne pas s'exposer au martyre.

Les ennemis du Christianisme eux-mêmes, quand il leur reste une simple nuance de bonne foi et une bribe de sens moral, ont le plus profond mépris pour ce lâche soldat du mensonge, qui, d'un bout à l'autre de sa longue carrière, joua le rôle du Parthe, frappant à l'improviste, n'attaquant jamais qu'à coup sûr, et prenant la fuite après avoir lancé sa flèche.

Il n'y a pas de cœur honnête qui ne se révolte contre cet empoisonnement systématique d'un peuple par une main constamment insaisissable, et qui s'était appliquée d'avance à conquérir l'impunité.

Voltaire publia les *Lettres anglaises* en 1733.

Ses amis de Londres durent être dans l'algèbre. Il est impossible de déployer contre la religion chrétienne une haine plus aveugle et plus atroce. Paralogismes flagrants, infidélités historiques perpétuelles, épigrammes tenant lieu d'argumentation, rage forcenée contre l'Église, voilà ce qu'on y trouve de la première page à la dernière. C'est le même livre qui fut connu depuis sous le nom de *Lettres philosophiques*, et c'est l'arsenal odieux où les journaux impies de notre époque, le *Siècle*, le *Phare de la Loire* et le *Courrier de Saumur* cherchent encore aujourd'hui des armes pour nous combattre.

Ecrire l'histoire du maître, c'est flétrir les disciples. Continuons.

Il y eut deux éditions presque simultanées des *Lettres philosophiques*, l'une publiée à Londres et vendue effrontément en plein soleil, l'autre imprimée en France dans les ténèbres d'une presse clandestine. Propagée par des complices de l'auteur, cette seconde édition fut bientôt chez tous les incrédules, qui, à leur tour, eurent soin de la répandre.



A cette époque, Voltaire continuait d'être sous le coup d'un arrêt de bannissement. La police, qui le savait à Paris, fermait les yeux, et les tragédies d'*Eryphile*, de *Zaïre*, etc., représentées sur la scène française, réveillaient en sa faveur l'engouement de la classe noble, surtout de la partie féminine de cette classe. D'impudentes et folles créatures, oubliant tout pour cet homme qui n'aima jamais, acceptaient publiquement la honte de lui appartenir.

La plus célèbre des maîtresses de Voltaire fut Emilie le Tonnelier de Breteuil, marquise du Chastelet, sorte de précieuse doublée de courtisane.

Son époux la laissait libre, afin de donner lui-même un plus complet essor à sa vie de désordre.

Elle sacrifia la décence de la femme et l'honneur du nom à la gloire très-contestable de passer à la postérité sous le manteau d'un philosophe impie.

M<sup>me</sup> du Chastelet usait de son influence chez les ministres pour empêcher qu'on inquiétât l'auteur des *Lettres anglaises*, et distribuait le volume en catimini aux amateurs de scandale, tout en jurant ses grands dieux que l'auteur n'était pour rien dans la publication du livre, et qu'on l'avait imprimé sans son aveu.

La justice ne se laissa pas prendre à ce manège. Une lettre de cachet fut lancée, et l'ami de Bolingbroke eut le temps bien juste de suivre le conseil qui lui avait été donné à Londres, en fuyant à grandes guides du côté de la Lorraine.

Dans cette fuite précipitée loin de la capitale, il traversa Domremy, village historique, où se trouve encore debout la maison de Jeanne d'Arc. Le respect des habitants, la vénération des étrangers pour cette pauvre cabane offusquèrent le philosophe; et là même où, chez tout autre, le cœur bat de patriotisme et de pieux souvenir, l'idée vint à ce démon de composer une œuvre infâme.

Qu'un homme poussé par l'enfer et brisant toutes les digues de la morale et de la pudeur, arrive à cecomble d'ordure et d'impunité, — soit.

Mais ce qui ne se comprend pas, ce qu'il est aussi impossible d'expliquer aujourd'hui qu'hier, c'est l'aveuglement des intelligences, c'est la déraison des esprits, qui, en face de cet effroyable témoignage de perversité, osent encore applaudir un pareil apôtre et viennent remuer de nouveau la fange de ses doctrines.

O Jeanne d'Arc! fille héroïque, glorieuse enfant de ma vieille Lorraine! tu ne te doutais pas, le jour où tu a pris le glaive pour chasser l'Anglais victorieux et pour nous conserver la France, qu'un monstre, appelé Voltaire, souillerait ta chaste mémoire et cracherait l'ignominie sur les cendres de ton martyr!

EUGÈNE DE MIRECOURT.

## Faits et propos du jour.

Dans une entrevue récente, qui a eu lieu entre M. Thiers et Léon Say, comme l'un insistait vivement pour que l'autre retirât sa démission :

Soit, Monsieur le Président, répliqua le préfet de la Seine; mais puis-je compter que, la première fois qu'il sera question des taxes douanières, vous donnerez moins carrière à vos tendances, que je me permettrai de qualifier d'un peu trop protectionnistes?

M. Thiers répondit froidement que M. Léon Say pouvait rester à son poste sans

crainte de voir heurter « ses théories libérales », et les deux interlocuteurs se séparèrent cérémonieusement.

Mardi-gras, pour enterrer le carnaval, un grand dîner de gala a eu lieu à l'hôtel de la présidence.

A Chantilly, chez le duc d'Aumale, dîner et soirée.

Si le carnaval politique était seulement fini, et si on l'avait vu le mercredi des cendres... (Oh! pardon!)

UNE ANCIENNE DÉESSE DE LA LIBERTÉ. — C'était la plus grosse femme de Paris. Elle s'appelait M<sup>me</sup> veuve Geniot, charcutière, rue aux Ours, et pesait cinq cent quatorze livres. En 1848, elle avait représenté la déesse de la Liberté dans je ne sais plus quelle fête imbécile de l'époque. Rien n'engraisse les républicains genre Rabagas comme de jouer un rôle sous la République. La patrie peut souffrir et maigrir sous leur gouvernement, eux jouissent et s'arrodissent. Il n'est pas d'émotion au monde qui leur fasse jamais perdre de vue le boire et le manger.

En voulez-vous un second exemple?

Au lendemain d'une de nos plus écrasantes défaites, on reçut, au bureau télégraphique de Bordeaux, une dépêche de ce malheureux Pipe-en-Bois, qu'un conseil de guerre a depuis condamné à la déportation. Elle était ainsi conçue :

« Reçu pile complète à Orléans. Quittons Tours pour Bordeaux. Arriverons demain à six heures. »

Ce n'est point tout : la dépêche avait un *post-scriptum*, et ce *post-scriptum* était le menu du dîner succulent qu'il fallait préparer pour les illustres fuyards de Tours.

C'est ainsi qu'on perd son pays, sans douleur, comme les dentistes arrachent les dents, sans se faire mal à eux-mêmes.

ENCORE L'INTERNATIONALE. — La *Décentralisation*, de Lyon, publie en gros caractères la nouvelle suivante :

« L'Internationale est, plus que jamais, résolue à tous les crimes, et c'est toujours l'incendie qui lui sourit le mieux comme moyen efficace. On assure que, récemment, une tentative aurait été faite pour la destruction de la Trappe des Dombes, et que l'instrument choisi était un faux novice. Une mèche incendiaire aurait été saisie; cette mèche serait actuellement dans la cellule du père abbé du monastère. »

— Mon Dieu! sanglottait hier M. Jules Simon, qu'un portefeuille cause donc de soucis! Et dire qu'on n'est jamais sûr de le conserver huit jours!

— Oui, fit un familier du ministre de l'instruction publique, ce n'est pas un portefeuille de cuir que vous avez là... c'est un portefeuille de *chagrin*!

Entendu dans la salle des Pas-Perdus; c'est un député qui parle :

— Ce Gambetta!... Trente fois par jour il se fourre le doigt dans l'œil; mais comme c'est toujours dans celui qu'il n'a plus, il ne s'en aperçoit même pas.

On sait que M. Ranc est très-fort à la lutte à main-plate. Il est également de première force au pistolet.

Avant le 4 septembre, il passait chaque

jour une heure au tir, et faisait mouche dix-neuf fois sur vingt.

A Tours, lorsqu'il était chef de la police, M. Ranc s'était fait aménager un tir où, chaque matin, il passait quelques instants à casser des pipes et des poupées. Parfois même il y menait Gambetta; mais l'ex-dictateur était fort maladroit, ce qui étonnait beaucoup Ranc.

— C'est curieux, disait-il à Gambetta, vous devriez être excellent tireur, car enfin avec votre œil vous *visez naturellement*.

Pour finir, un admirable exemple de patriotisme.

M<sup>me</sup> veuve Kiéné, aujourd'hui receveuse aux billets à la gare du chemin de fer de Vincennes, a montré pendant le siège de Strasbourg un grand dévouement. Elle a soigné nuit et jour les blessés. Nos ennemis eux-mêmes ont rendu hommage à son dévouement, et l'impératrice d'Allemagne a décerné la Croix de fer à M<sup>me</sup> Kiéné.

Voici la lettre très-honorable que cette dame adresse au chancelier en réponse à celle qui lui notifie la décision impériale :

« Monsieur le chancelier,

» Je vous retourne la croix que S. M. l'impératrice Augusta a bien voulu me décerner.

» Il m'est impossible d'accepter une distinction d'une souveraine qui a fait envahir, brûler, saccager ma patrie et ma ville natale.

» Si, en soignant mes compatriotes, j'ai pu faire quelque bien aux Allemands, c'est que, devant la souffrance, je n'ai pas vu la différence des nationalités, et il me suffit de l'approbation de ma conscience de Française, qui n'a jamais compris la cruauté contre les vaincus, les malades, les femmes et les enfants.

» Veuillez donc remettre cette croix à l'impératrice d'Allemagne: elle serait une injure pour une Alsacienne.

» Recevez, monsieur le chancelier, mes salutations empressées. Veuve KIÉNE. »

## MESSIEURS LES RÉPUBLICAINS

COMME ILS S'ARRANGENT ENTRE EUX.

C'est M. Portalis, de la *Constitution*, qui parle de Louis Ulbach, de la *Cloche*, — de Louis Ulbach, un frère et ami!...

Ouvrez l'oreille.

« On connaît le procédé du Français; il calomnie toujours et dénonce quand il peut. C'est un disciple de Loyola. Nous l'avions cru passé maître dans ce genre de polémique. Mais, aujourd'hui, nous sommes forcés de reconnaître qu'Ulbach l'emporte sur son émule. Cet être difforme, qui semble avoir été vomé par quelque séminaire pour jeter la discorde dans le parti républicain, nous accuse de souffler sur les cendres à peine refroidies de la Commune, de prolonger l'occupation du territoire, d'empêcher la revanche et l'apaisement. Il va même jusqu'à insinuer que nous pourrions bien recevoir une subvention prussienne. Ce pendu parle de corde dans sa propre maison. Il oublie sans doute qu'après avoir offert son journal à tous les ambitieux de la finance ou de la politique, il a finalement trouvé à placer sa marchandise chez le marmiteux Jules Simon, comme Beslay a trouvé le placement de la sienne chez Buffet, Ravinel et autres réactionnaires de même farine.

» Après l'injure, l'épigramme: notre adversaire prétend que nous avons aiguisé notre verve sur l'esprit de M. Arthur Picard. Il serait plus vrai de dire que nous avons aiguisé sur son derrière la pointe de notre

botte, quand nous l'avons mis à la porte ainsi qu'un laquais qu'il est, et comme nous sommes prêts à le faire encore, si jamais la partie la plus noble du gros Ulbach passe à notre portée.

» Ulbach nous fait ensuite un crime de n'avoir pas cru à la défense de Paris. Eh! quel est l'imbécile qui y aurait pu croire, sachant qu'elle était dirigée par des êtres tels que Simon, Picard, et, Dieu me pardonne, par Ulbach lui-même! Car, après avoir vainement essayé de se faire nommer général par son ami Trochu, Ulbach était devenu secrétaire de la commission des barricades. S'il nous en souvient bien, il a même tenté d'usurper la vice-présidence de cette fameuse commission. C'est d'ailleurs la seule preuve de patriotisme qu'il ait donnée pendant le siège. »

## PORTRAIT DE GAMBETTA

PAR ALEXANDRE DUMAS FILS.

Ceux qui ont trouvé les couleurs de notre palette exagérées, lorsque nous avons dessiné la physionomie du citoyen Gambetta, donneront peut-être la préférence, comme peintre, à Alexandre Dumas fils, et nous n'en serons pas chagrinés le moins du monde.

Lisez tout à la fois et regardez: c'est un véritable portrait vivant qui sort de la toile.

« Il se croit, en son genre, l'élu dès longtemps promis et préparé. Disons-le sans crainte, sans haine, sans ironie, en observateur et en physiologiste: il se trompe. Il n'est marqué d'aucun des signes auxquels on reconnaît le chef; il est frappé de ceux auxquels on reconnaît l'éternel révolté, et par conséquent l'éternel vaincu. La nature entière est coupée par lui, du haut en bas, en deux parties égales: partie de rayons, partie d'ombre. Il y a une moitié des choses et de lui-même où il ne voit rien. C'est de sa propre main, au dire de la fable, qu'enfant, dans un jour de révolte, il s'est violemment arraché la moitié de la lumière; et voilà que tout récemment Jupiter (il ne faut admettre avec lui que les divinités païennes) Jupiter l'a précipité dans le Tartare pour le punir de s'être permis de lancer la foudre qu'il n'avait que le droit de forger.

» Au bout d'un an, dit Platon, ceux qui ont été précipités dans le Tartare peuvent en sortir si leurs victimes leur pardonnent. On lui a pardonné momentanément, et il est rentré dans sa grotte, dont il croit que le foyer rouge suffit pour éclairer l'univers. Son soufflet y fait grand bruit, mais ce n'est que du bruit; et ce demi-voyant est dévolu à l'impuissance finale comme tous ceux qui se limitent à la terre. Il n'est pas une action, il n'est qu'un mouvement; il ne représente pas une idée, il ne représente qu'un tempérament et un âge; il n'entraînera, et toujours en rond, que ceux qui ont besoin d'être entraînés parce qu'ils sont jeunes, turbulents et tout-à-fait aveugles.

» Bref, il ne fait appel qu'à des instincts, il ne rallie pas une âme. Il s'est enfermé dans la petite boîte noire de l'athéisme; il y donne de grands coups de tête pour crever le ciel: il n'arrivera qu'à faire sauter le couvercle comme un joujou enragé. Il n'en sortira jamais. Il a les pieds pris dans ce qui est mort!... il est à secousses et immobile; il est effrayant et vide; il est diabolique et bon enfant. — Quelle contradiction! Il prétend à être le maître de ceux qui n'en veulent plus avoir; il se croit le dieu de ceux qui n'en ont pas. Rien à craindre et, ce qui est plus triste, rien à espérer de cet homme. Il est purement verbal. Il mourra d'un éclair de vérité, comme son aïeul le cyclope Brontès d'une flèche d'Apollon. »



## Chronique Locale.

### LE MANDEMENT

de

MONSIEUR L'ÉVÊQUE D'ANGERS.

Toute la France applaudit aux magnifiques paroles de M<sup>sr</sup> Freppel sur l'éducation. Ce qu'on va lire est extrait du journal la Patrie :

On sait que le parti radical, revendiquant pour lui seul tous les mérites, attribue aux autres partis tous les défauts. Les catholiques ont le privilège d'être l'objet particulier de ses fureurs, de ses récriminations, et les mots d'obscurantisme, d'ignorantisme sont sans cesse dans sa bouche pour caractériser et définir les tendances, les idées catholiques.

Or, voici qu'un des chefs de l'Église, M<sup>sr</sup> Freppel, évêque d'Angers, vient de faire paraître, à l'occasion du mandement habituel pour le carême, une lettre pastorale sur l'éducation, dans laquelle on lit des passages comme le suivant :

« Vous n'ignorez pas à quel point vos écoles sont l'objet de notre sollicitude, parfois inquiète, toujours active et bienveillante... Après l'Église, c'est l'école qui attire tout d'abord nos regards... Nous n'avons cessé de vous le dire, et nous le répétons aujourd'hui, ne négligez pas l'instruction de vos enfants ; placez au premier rang de vos devoirs celui de les envoyer à l'école et de les y retenir tout le temps nécessaire pour le développement de leurs facultés intellectuelles et morales... »

« Nous sommes tous intéressés à la diffusion de l'enseignement populaire, l'Église plus encore que la société civile, car c'est elle qui propose à l'esprit de l'enfant les vérités les plus hautes, les plus difficiles à comprendre, et qui, par conséquent, a le plus besoin d'y trouver un champ cultivé au lieu d'une terre en friche. »

L'honorable prélat, jugeant avec raison que l'instruction est un don funeste quand elle n'est pas accompagnée par une bonne éducation, ajoute : « Mais si nous regardons comme un devoir impérieux de redoubler d'instances auprès de vous, afin qu'il ne reste plus dans notre diocèse un seul enfant qui ne participe au bienfait de l'instruction, nous sommes aussi en droit de demander que vos écoles demeurent ce qu'elles sont, de véritables foyers d'éducation, où la religion et la morale marchent de front avec les connaissances utiles à la vie. Ce sont là de ces choses qu'il est impossible de scinder, pas plus qu'on ne saurait isoler le cœur de l'intelligence. »

Ces paroles confirment si complètement l'opinion émise par nous à diverses reprises sur la question de l'enseignement, que nous sommes heureux de les reproduire. Le témoignage de l'un des esprits les plus élevés de l'épiscopat, d'un prélat qui, aux élections de juillet dernier, pour le complément de l'Assemblée nationale, eut la rare bonne fortune, soutenu par l'Union parisiennne de la Presse, d'obtenir, à Paris même, un nombre considérable de suffrages, un tel témoignage est assurément précieux : nous l'enregistrons avec empressement.

La quête ordonnée par Mgr l'évêque d'Angers a eu lieu dimanche dans toutes les églises du diocèse.

Quoique ce ne fût point une souscription, la Société des ouvriers de Baupreau, inspirée par un sentiment de patriotisme qu'on ne saurait trop louer et qui l'honore, a fait

remettre à M. le curé de Baupreau la somme prélevée chaque année sur les fonds de la Société, pour le repas de corps du dimanche-gras ; ce qui n'a point empêché les membres de la Société de donner, chacun suivant ses moyens, à la quête faite à l'Église.

Est nommé juge suppléant au tribunal de première instance de Saumur (Maine-et-Loire), M. Renouf-Dubreil (Charles-Stanislas), avocat, en remplacement de M. Barré-Bertery, démissionnaire ;

M. Lehoux, juge au tribunal de première instance de Segré (Maine-et-Loire), remplira au même siège les fonctions de juge d'instruction, en remplacement de M. Chauvin, qui reprendra sur sa demande celles de simple juge.

Le Patriote (pas le vrai) nous transmet ses informations sur la Ligue de l'enseignement, que M. Jean Macé est venu constituer à Angers.

Il y a déjà un comité composé d'un président, d'un secrétaire et d'un trésorier.

Merci, ô Patriote ! (pas le vrai).

C'est le lundi 4 mars, que s'ouvriront, à Nantes, les assises de la Loire-Inférieure, pour le 1<sup>er</sup> trimestre de 1872.

### DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

Rome, 13 février.

On assure que le prince Humbert ira, vers la fin de février, visiter la Sicile et la Sardaigne.

Rome, 14 février, soir.

Le comte de Beust est arrivé ici.

Rome, 14 février.

Le roi est attendu ce soir.

Le prince Napoléon doit arriver à Rome cette semaine.

Le général Scherman et le fils du président Grant sont descendus au palais de la légation américaine.

Ajaccio, 14 février, soir.

Résultats connus ce soir à cinq heures :

MM. Rouher, 24,000 voix ; Pozzo dit Borgo, 5,244 ; Savelli, 5,355.

Il manque encore un grand nombre de cantons.

Londres, 14 février, 4 h. 50, soir.

Le bruit court que le gouverneur général des Indes a été assassiné.

### Variétés.

#### LES ÉGLISES DE FANTAISIE.

II

Je ne connais pas M. l'abbé Michaud. Peut-être est-ce, après tout, malgré les apparences, un honnête homme égaré ; ah oui ! bien égaré, et sur la plus maudite des fausses routes. S'il est sincère, comment, au lieu de chercher le bruit, n'a-t-il pas été cacher silencieusement dans la plus profonde des retraites son infirmité et sa blessure ? Mais non ; ces réfractaires, au lieu de se blottir dans des grottes, sonnent la fanfare autour de leur désertion, et font flamboyer au gaz oxyhydrique leur étalage et la mise en scène de leur révolte impie.

Si nous étions en Amérique, je comprendrais cette spéculation. Là, on peut monter avec succès une religion, comme un canal ou un chemin de fer, par actions. En Amérique, le sentiment religieux est d'un usage général. Tous les électeurs vont à l'église ou au temple. Il n'y a pas de plus grand consommateur de religions que le citoyen des États-Unis. Les prêtres et les prophètes font fortune là-bas, comme ici les agents de

change et les ténors. Les bancs à l'église font prime, comme à Paris les fauteuils ou les loges pour la première de Rabagas ou du Roi Carotte. Les sectes les plus excentriques : Skakers, Mormons, Perfectionnistes, peuvent ébranler, de l'autre côté de l'Océan, sous prétexte de religion nouvelle, les colonnes fondamentales de la morale et de la pudeur. Qu'importe ? du moins, les prophètes font de bonnes affaires. En l'an 1869, la vente aux enchères des bancs de l'église de Plymouth, dans Brooklyn, a produit 95,000 dollars. C'est un joli denier. Le fameux abolitionniste Henri Word Beecher fit fortune là-dedans. Un entrepreneur de bâtisses a des matériaux à employer ; il s'abouche avec un architecte capable de lui construire un temple à sensation ; il découvre un prédicateur-étoile qui puisse, comme naguère la Jenny Lind ou aujourd'hui la Nilsson, avec l'habile lancement d'un Strakosch quelconque, attirer les foules au pied de sa chaire. Le tour est fait : l'église est fondée, les fidèles accourent, la caisse se remplit. Chez les Américains, pareil jeu vaut la chandelle, comme on dit.

Tout autre est, en ces matières, l'esprit français, et c'est peut-être le seul coin où je retrouve un peu notre vieux bon sens national, tant dévoyé par les professeurs de révolutions comparées. En France, les uns désaltèrent leur âme agenouillée à la source pure de la religion que la mère catholique enseigne à son enfant ; les autres appartiennent à ce trop nombreux diocèse des indifférents et des incrédules dont Sainte-Beuve était le malicieux évêque. Les mâles qui veulent pratiquer la polygamie n'ont que faire de Joé Smith et de Brigham Young ; les femmes qui, chaque soir, entendent s'unir à un nouvel époux de leur choix, n'éprouvent aucun besoin pour cela de se convertir à la doctrine des Perfectionnistes. On obéit à la chair, sans phrases, ou on lui résiste, au lieu d'ériger, comme dans le nouveau monde, ses révoltes en religion et de les constituer en affaire. Nous sommes tout l'un ou tout l'autre. Nous appartenons au Christ, ou bien à Vénus et à Mercure. La foi n'abonde pas chez les petits-fils de Voltaire, mais ceux qui ont eu le bonheur de la conserver en gardent le dépôt intact et sans alliage d'inventions plus ou moins scandaleuses. A quoi bon percer des voies nouvelles dans un quartier où la circulation n'est que trop rare ? A quoi bon fonder des religions en France ? Ceux qui ne suivent point, parmi nous, la ligne droite de l'Église régulière répudient, à plus forte raison, les églises fantaisistes. La France n'est pas un terroir propice aux faux ménages religieux. On y a la religion pour femme légitime, ou bien on n'a pas de religion du tout.

Donc, M. Michaud et le michaudisme, M. Hyacinthe et le hyacinthisme n'ont, chez nous, rien à faire. Quand même la police leur permettrait l'ouverture de quelque église aux camélias dans une salle Valentino quelconque, l'entreprise ferait bientôt faillite, faute d'actionnaires de bonne volonté. Nous sommes, en religion, classiques ou incrédules. Nous n'admettons que les crus authentiques et contrôlés de la parole divine ; ce qui n'est pas vendangé dans la vigne traditionnelle du Seigneur nous répugne et nous écoëure. Quand l'abbé Michaud ou tout autre insoumis auront réuni autour d'eux trois douzaines de vieilles dévotes, jalouses de ce que leur directeur les garde moins longtemps à confesse que telle ou telle pénitente privilégiée ; un quartieron d'émules de M. Magne ou du roi d'Araucanie ; quelques flâneurs qui viendront chercher chez eux un abri contre la pluie ou le

froid du boulevard, moins dispendieux que le théâtre ou le café ; ce sera tout le succès auquel ils peuvent raisonnablement prétendre.

Au point de vue des idées, au point de vue des intérêts, leur affaire est également détestable. Vainement ils donneraient chez eux, si la police le tolère et quand l'état de siège levé aura rendu ses coudées franches à l'état de démence, un libre accès aux déclamations révolutionnaires, ce qui pourra subsister de l'Église pour de bon dans leur église nuira toujours à leur commerce. Il n'y aura ni public ni recette pour eux, et mieux vaudrait glaner sa vie, comme les ouvreuses de théâtre, à garder les paletots des gens ou à leur mettre des petits bancs sous les pieds, moyennant récompense honnête et facultative, qu'à vouloir ouvrir ici un comptoir de religions déclassées et assaisonnées au goût du jour.

(Paris-Journal).

### Dernières Nouvelles.

M. Etienne Conti, ex-sénateur, ex-secrétaire particulier de l'empereur Napoléon III et député de la Corse, est mort hier mardi à huit heures du matin.

Bucharest, 13 février 1872.

Aujourd'hui ont eu lieu des manifestations organisées contre les juifs, à Cahul.

Soixante-dix personnes ont été massacrées, et trente-cinq blessées.

Londres, 14 février. — On assure que la réponse de l'Amérique est arrivée. Le Morning-Post la croit ferme, mais amicale, et maintenant la position prise.

Pour les articles non signés : P. GODER.

### L'ILLUSTRATION, JOURNAL UNIVERSEL

N° 1511 — 10 février 1872.

Texte : — Revue politique de la semaine. — Courrier de Paris. — Chronique parlementaire. — L'aurore boréale du 4 février. — Les Théâtres. — Tableaux de voyage (quatrième article) : Gènes. — Tableaux, esquisses, études et dessins de Henri Regnault. — Le canal d'irrigation Ismaïlieh. — Les prophéties et la Prusse (deuxième article).

Gravures : Paris : l'aurore boréale du 4 février. — Accident arrivé à la diligence de Nice à Coni, en février. — Types et physiologies de Paris : l'académie des joueurs de boules, boulevard d'Enfer. — Le chemin de fer de Nice à Gènes. — Vue générale de Gènes. — Isthme de Suez : le canal d'irrigation Ismaïlieh ; aspect de la tranchée avant l'arrivée des eaux ; — Chantiers et entrepôt d'Abou-Hamed ; — Aspect du canal après l'arrivée des eaux ; — Un convoi de terrassement. — La Nature chez elle. — Échecs. — Rébus.

ÉTAT-CIVIL du 1<sup>er</sup> au 31 janvier 1872.

#### NAISSANCES.

2, Théophile Loyau, rue de Fenet ; — 4, Florence Marquet, rue Beaupaire ; — Marie-Joséphine, à l'Hospice ; — 6, Marie-Julia Christiani, rue du Presbytère ; — 7, Hélène-Louise Chapin, rue St-Nicolas ; — Louis-Ernest Beslau, à l'Hospice ; — 9, Firmin Deruet, rue de Fenet ; — 10, Henri Français, rue de la Marmaillet ; — 11, Jeanne Ferrand, quai St-Nicolas ; — Marie Talvert, au Petit-Puy ; — Henri Claveau, à l'Hospice ; — 14, Clémence Maréchal, rue des Capucins ; — 16, Clément-Henri, Hérisson, rue St-Nicolas ; — 17, Gustave, à l'Hospice ; — 18, Emile-Henri Hubert, rue de la Visitation ; — Joseph-Marie Boret, place du Roi-René ; — Eugénie Lefèvre, ancienne route de Tours ; — 20, Marie-Louise Binsse, rue Beaupaire ; — 25, Henri Marie, rue d'Orléans ; — 26, Jules-François-Marie Souliman, rue Courcouronne ; — 27, Henriette Darnault, rue Royale ; — Albert-Adolphe Moreau, rue de Fenet ; — 28, Maurice Meyer, levée d'Enceinte ; — 29, Marie Migot, rue Cendrière ; — 50, Marie Couraillon, à Beaulieu ; — Auguste-Georges Jamin, rue de la Visitation.



# LES CONTEMPORAINS

Portraits et silhouettes au XIX<sup>e</sup> siècle, par EUGÈNE DE MIRECOURT.

**140 VOLUMES. — PRIX : 70 FRANCS.**

Chaque volume, par la poste, 60 centimes.

## LISTE COMPLÈTE DES 140 VOLUMES.

### PREMIÈRE SÉRIE.

1 Jules Favre.  
2 Victor Hugo.  
3 Berryer.  
4 Le Père Félix.  
5 Balzac.  
6 Châteaubriand.  
7 Odilon Barot.  
8 Villemessant.  
9 Dumas père.  
10 Le Bibliophile Jacob.  
11 Auber. — Offenbach.  
12 Rosa Bonheur.  
13 Emile de Girardin.  
14 M<sup>r</sup> Dupanloup.  
15 Rose Chéri. — Bouffé.  
16 Timothée Trimm.  
17 Gérard de Nerval. — Eugène Guinot.  
18 Gavarni.  
19 Théophile Gautier.  
20 Crémieux.  
21 Garibaldi.  
22 Sainte-Beuve.  
23 Paul de Kock.  
24 Jules Janin.  
25 Barbès.  
26 Lacordaire.  
27 Guizot.  
28 Lamartine.  
29 Béranger.

30 Lamennais.  
31 Charles Monselet.  
32 Ponsard.  
33 Augustine et Madeleine Brohan.  
34 Cavour.  
35 L'Impératrice Eugénie.  
36 Bismark.  
37 Ingres.  
38 Alphonse Karr.  
39 Mazzini.  
40 Canrobert.  
41 François Arago.  
42 Armand Marrast.  
43 Havin.  
44 Méry.  
45 Victor Cousin.  
46 M<sup>me</sup> Arnould Plessy.  
47 Elie Berthet. — Etienne Arago.  
48 Arnal. — Adolphe Adam.  
49 Cormenin.  
50 Mélingue.

### DEUXIÈME SÉRIE.

51 Pie IX.  
52 Louis Veuillot.  
53 Mérimée.  
54 George Sand.  
55 Henri Monnier.  
56 Félicien David.  
57 Alfred de Musset.  
58 Pierre Leroux.

59 Scribe.  
60 Ricord.  
61 Thiers.  
62 Raspail.  
63 Rochefort.  
64 Edmond About, — Carnot, — Changarnier.  
65 Villemain.  
66 Beauvallet.  
67 Michelet.  
68 Dupin.  
69 Henri Murger.  
70 Gustave Planche.  
71 Montalembert.  
72 Falloux.  
73 Dumas fils.  
74 Déjazet.  
75 Rachel.  
76 Le Père Hyacinthe.  
77 Clairville. — Eugène Labiche.  
78 Frédérick Lemaître.  
79 Ledru-Rollin.  
80 Blanqui.  
81 Louise Colet.  
82 Garnier-Pagès. — Le Père Enfantin, — Cabet.  
83 Le baron Taylor.  
84 Saint-Marc Girardin.  
85 Napoléon III.  
86 Le prince Napoléon, — Causidière.  
87 Mirès.

88 Emile Deschamps.  
89 Arsène Houssaye.  
90 Pierre Dupont.  
91 Champfleury. — Courbet.  
92 Emile Augier, — Théodore Barrière, — Anicet Bourgeois.  
93 Paul de Cassagnac.  
94 Emile Ollivier.  
95 M<sup>r</sup> Mermillod.  
96 Cavaignac.  
97 Proudhon.  
98 Antonelli, — M<sup>r</sup> Darboy.  
99 Salvandy.  
100 Alfred de Vigny.

### TROISIÈME SÉRIE.

101 Horace Vernet.  
102 M<sup>me</sup> de Girardin.  
103 Rothschild.  
104 Roger de Beauvoir. — Alphonse Brot. — Th. de Banville. — Barthélemy.  
105 Félix Pyat. — Louis Blanc.  
106 Rossini.  
107 Le Père de Ravignan.  
108 Amédée Achard. — Sardou. — Louis Desnoyers.  
109 Viennet. — M. de Barante.  
110 M<sup>re</sup> Georges.  
111 Lola Montès.  
112 Eugène Delacroix.

113 Anaïs Ségalas.  
114 Emmanuel Gonzalès. — Gondrecourt.  
115 Julia Grisi. — Clémence Robert.  
116 Berlioz.  
117 Mac-Mahon.  
118 Guillaume I<sup>er</sup>.  
119 Paul Delaroche. — Decamps.  
120 Henri Heine.  
121 Eugène Sue.  
122 Gérard le tueur de Lions.  
123 Octave Feuillet. — Léon Gozlan.  
124 Nogent S<sup>t</sup>-Laurens.  
125 Considérant. — Flocon.  
126 Philarète Chasles.  
127 Samson. — Got (de la Comédie Française).  
128 Grassot.  
129 Louis Jourdan. — Bocage.  
130 Octave Féré. — Lachambeaudie.  
131 Meyerbeer. — Halévy.  
132 Taxile Delord. — Fiorentino. — Hipp. Castille.  
133 Paul Féval. — Villiaumé.  
134 Francis Wey.  
135 Le docteur Véron.  
136 Le comte de Chambord.  
137 Gambetta. — Trochu.  
138 Renan. — L'abbé Châtel.  
139 Lamoricière.  
140 Les princes d'Orléans.

## LA PRESSE RELIGIEUSE A BON MARCHÉ

# LA FRANCE NOUVELLE

JOURNAL QUOTIDIEN, RELIGIEUX, POLITIQUE, LITTÉRAIRE

Publié avec l'adhésion et l'approbation de Mgr l'Archevêque de Toulouse, de NN. SS. les Evêques de Chartres, de Mende, de Rodez, de Pamiers, de Tarbes, de Tarentaise, de Saint-Claude, d'Angoulême, d'Aire, de Verdun, de Luçon et de Mgr de Ségur.

Rédacteur en chef : M. ADRIEN de RIANCEY, Rédacteur de l'Union.

Principaux collaborateurs : M. SIMON BOUBÉE, rédacteur de la Gazette de France; — M. l'abbé JAUGEY, docteur en théologie; — M. GABRIEL DE LA LANDELLE; — M. EUG. DE MARGUEY; — M. PAUL DE COUBERTIN; — M. GABRIEL de CHAULNES, rédacteur de l'Univers; — M. l'abbé LÉON MARET, missionnaire apostolique; — M. ALEXANDRE GLENARD, rédacteur de la France catholique de Lyon. — Secrétaire-général de la Rédaction : M. A. AZUR, rédacteur en chef de la France catholique.

Pour Dieu, pour la France, telle est notre devise; elle indique et résume notre programme. Depuis un siècle, l'abaissement de la foi a fait l'abaissement des âmes, et nous voyons en quel abîme peut tomber la nation qui devient indifférente à la vérité religieuse et morale. Pour revenir à elle-même, la France doit donc revenir à Dieu; elle a la bonne volonté de se relever, elle en doit avoir le courage.

La littérature a eu, comme la politique, sa large part dans la cause de nos malheurs; en même temps que la politique devenait anti-nationale, la littérature devenait corruptrice. Favorisée, privilégiée même, par le pouvoir, la littérature malsaine se présentait sous la forme la plus perfide — hélas! la plus acceptée — la presse périodique amusante: elle se plaçait à la portée de toutes les intelligences comme de toutes les bourses, elle était de bas étage et se donnait à bas prix. Des grands centres elle rayonnait dans la province, dans les campagnes; elle séduisait les imaginations et corrompait les esprits.

Nier sa puissance, nier ses succès faciles, serait nier l'évidence. Nous voulons remonter ce courant dangereux; aux ravages déjà faits par la presse dissolvante, nous voulons opposer une presse honnête, accessible à tous les moyens, à toutes les intelligences, également intéressante, plus même, s'il est possible, — mais, sans contredit, plus instructive, plus patriotique, plus FRANÇAISE enfin. Nous lutterons à armes courtoises, nous combattrons des tendances, nous n'entreprendrons ni attaques, ni polémiques.

Notre Oeuvre, toute de dévouement, a pris naissance sous les patronages les plus augustes, les plus autorisés. Des divers diocèses de France nous sont venues de bienveillantes approbations, de précieux encouragements que nous avons tenu à honneur de faire connaître.

Pour moi, j'ai cru pouvoir accepter, malgré les exigences du labeur quotidien, la direction de la France nouvelle, parce que j'ai vu là une nouvelle occasion d'affirmer, une fois de plus, ma volonté de continuer les traditions de mon bien-aimé père, toutes de dévouement inébranlable à la cause du Saint-Siège, de l'Eglise et de la France.

Des collaborateurs dont les noms sont connus et aimés veulent bien me prêter le concours assidu de leur zèle et de leur talent: avec moi ils essaieront de bien mériter de la Religion et de la Patrie.

C'est au pays tout entier que s'adresse la France Nouvelle, c'est de Paris que nous enverrons à nos lecteurs tout ce que nous croirons pouvoir leur intéresser. Malgré le format restreint que nous impose la modicité de notre prix, nous les tiendrons au courant des événements du monde religieux, politique et littéraire. Nous leur parlerons de l'Agriculture, du Commerce, des Finances, des Beaux-Arts. Des correspondances de l'Etranger nous seront régulièrement envoyées, principalement de Rome et d'Allemagne.

Heureux si notre Oeuvre peut, pour sa modeste part, contribuer à la régénération si nécessaire en France des vrais principes de la Vérité, du Droit, de l'Honneur et de la Justice.

Le Rédacteur en chef, ADRIEN DE RIANCEY.

Pour s'abonner pour un an, six mois, trois mois, un mois, adresser la somme correspondante ainsi qu'elle est fixée ci-dessus (25 fr. — 12 fr. 50 — 6 fr. 50 — 2 fr. 30), en un mandat-poste à M. Antonio AZUR: Administrateur de la FRANCE NOUVELLE, 24, rue Taitebout, Paris.

### A VENDRE VIN ROUGE

Du château du Bellay, commune d'Allonnes, Années 1869, 1870, 1871. S'adresser à M<sup>r</sup> DENIEAU, notaire, Allonnes. (85)

### A VENDRE.

#### UN PIANO D'OCCASION.

S'adresser au bureau du journal.

### A VENDRE

#### 3,000 DE FOIN

Première qualité.

S'adresser à M<sup>me</sup> BOISNIER, rue de Bordeaux. (87)

M. NORMANDINE, rue St-Jean, désire trouver un jeune homme voulant commencer la pharmacie.

### FABRIQUE D'ENCRE

de PASQUIER, pharmacien, rue du Marché-Noir, Saumur.

Cette encre est inaltérable et n'oxyde pas les plumes métalliques.

Vendredi 10 courant, il a été perdu une petite chienne de chasse, blanche, tachée de noir, portant un collier où est le nom de M. Chaussepied, à Tbouars. La remettre à M. Brazier, à Saumur. Il y aura récompense.

DARTRES, ECZÉMAS, BOUTONS et toute autre maladie de la peau guérie en huit jours, par la lotion du D<sup>r</sup> OWILCK, approuvée des hôpitaux pour l'expulsion radicale. Flacon, 5 fr. Envoi contre mandat. 41, place de la Bourse, Paris. (89)

### CODE DES

#### USAGES RURAUX.

Pour les départements situés dans le ressort de la Cour impériale d'Angers, Maine-et-Loire, Sarthe et Mayenne, par Ch. QURIS, avocat à Angers.

En vente à Saumur, au bureau du journal.

Saumur, imp. de P. GODET.

### HOTEL D'ANJOU.

M. PETIT, maître d'hôtel à Saumur, a l'honneur de prévenir le public que les pâtés qu'il vend ne proviennent point d'un dépôt qui lui aurait été fait, ainsi qu'on l'a faussement prétendu, mais sont les produits de sa maison. (398)

### LE SEUL CUNDURANGO-GAULT

importé de l'Équateur, sous la garantie du gouvernement et par l'entremise des consulats. Le seul employé dans les hôpitaux contre les Vices du Le seul vin de Malaga au Cundurango-Gault employé contre l'Anémie, les Fleurs Blanches, la phthisie, etc., se trouve à la pharmacie Meyerbeer, Meyerbeer, Paris.

Les médicaments à base de Cundurango-Gault se vendent en France exclusivement sur ordonnance de médecin. Correspondance avec les médecins. (7)

## ORFÈVRENERIE CHRISTOFLE ET Cie

Manufactures à Paris et à Carlsruhe (Grand-Duché de Bade)

### SPÉCIALITÉ de COUVERTS CHRISTOFLE, PRIX de FABRIQUE

COUVERTS ALFÉNIDE OU MÉTAL BLANC.

Toute l'ORFÈVRENERIE CHRISTOFLE est garantie sur facture et poinçonnée de contrôles indiquant le poids net d'argent. REARGENTURE DES ANCIENS COUVERTS avec les mêmes garanties.

S'adresser chez M. CH. DUVEAU, fabricant-bijoutier,

Agent Général de la Cie d'Assurances le Phénix, quai de Limoges, 117, à Saumur.